

El Moudjahid 30.10.2016

Rencontre avec les auteurs, Estrade d'écrivains : débat à bâtons rompus

Parmi les idées novatrices de la 21e édition du Salon international du livre d'Alger, des conférences intitulées "estrades", durant lesquelles un auteur prend la parole pendant une heure afin de parler de ses œuvres, de son parcours et de débattre avec le public à bâtons rompus.

PUBLIE LE : 30-10-2016 | 0:00

Parmi les idées novatrices de la 21e édition du Salon international du livre d'Alger, des conférences intitulées "estrades", durant lesquelles un auteur prend la parole pendant une heure afin de parler de ses œuvres, de son parcours et de débattre avec le public à bâtons rompus. C'était le cas vendredi après-midi avec l'auteur algérien Habib Sayah, grand romancier pas souvent médiatisé alors qu'il compte à son actif une riche bibliographie qui date de plus de trente ans. Il était question entre autres de revenir sur les œuvres qui ont marqué son parcours et qui ont trouvé de bons échos auprès des lecteurs. Colonel Zbarbar, paru en 2014 est l'un des préférés du lectorat d'Habib Sayah. Ce livre met en lumière cette région qui était par le passé le théâtre de beaucoup d'opérations menées par les troupes de l'armée de libération nationale, mais aussi, une région embrasée pendant la décennie noire. Habib Sayah a par ailleurs narré les circonstances de l'écriture de son roman Tilka el mahiba (cet amour), paru en 1994, ce roman dont les péripéties se déroulent à Adrar est un acte de fidélité de l'auteur pour cette ville qu'il l'a accueilli pendant une période trouble, et qui a pris son cœur : « Adrar est une ville ensorcelante qui m'a beaucoup marqué. J'ai essayé de trouver des réponses aux problématiques et aux questions existentielles, religieuses, ethniques, soufies et anthropologiques des lieux. Je ne suis pas sociologue ou historien pour trouver des réponses, il fallait rassembler toutes ses questions et avoir recours à mon imagination et ma narration", a-t-il noté. Tandis que certains se perdent dans les dédales du débat relatif au choix de la langue d'écriture pour la littérature algérienne, Habibi Sayah, auteur arabophone, explique que cela constitue une richesse pour la culture algérienne, nullement un problème. "La réalité de l'Algérie impose, que l'on veuille ou non, d'écrire en trois langues, à savoir en arabe, en amazigh et en français, il y a un grand lectorat des trois langues, alors pourquoi se priver. Les débats sur le recours à ces trois langues prennent parfois des proportions idéologiques, et c'est très dangereux je trouve, il faut libérer ces langues de leurs surdosages idéologiques et faire d'elles des langues de communication, d'écriture, de recherches et de savoir", a-t-il précisé. L'auteur a par ailleurs précisé que pour qu'un projet romanesque réussisse, il doit passer impérativement par des recherches et des documentations approfondies. Il a également indiqué que les lectures de l'enfance et de la jeunesse constituent un réservoir inépuisable pour le sacerdoce d'écriture, avec notamment l'obligation d'avoir le souffle poétique pour espérer réussir son roman.

Mais avant lui, l'auteur français Jean-Christophe Rufin a animé la première estrade afin de partager avec le public son riche parcours d'écrivain, de médecin, de diplomate et d'humaniste activiste dans des organisations non gouvernementales.

Jean-Christophe Rufin, médecin neurologue et psychiatre, a indiqué que l'écriture est une passion insondable qu'il faut aimer de son plus profond cœur et âme pour espérer réussir. " Je fais une écriture qui me parle, que j'aime lire. J'écris sur les portraits, la nature, les expériences humaines... Je ne fais pas une littérature avant-gardiste et je ne cherche pas à révolutionner l'écriture. Je n'ai pas non plus étudié la littérature, ce qui m'amène à avoir ma propre perception de l'écriture, et je trouve que c'est une force en soi. Mais cela ne m'empêche pas de m'inspirer des grands écrivains", a-t-il noté. L'ancien ambassadeur de la France, au Sénégal et en Gambie, est lauréat de plusieurs prestigieux prix littéraire à l'exemple du Goncourt du premier roman en 1997 pour son œuvre L'abyssin et le Goncourt en 2001 pour son roman Rouge Brésil.

Kader B.